

Cours N°1 : Le texte littéraire en classe de FLE

Caractéristiques du texte littéraire et enjeux didactiques

Objectifs pédagogiques

- Faire aimer la littérature en faisant découvrir ses profits, ses plaisirs et ses spécificités.
- Développer les facultés d'imagination des étudiants, de discernement, de synthèse et leur capacité à exercer leur jugement afin de fonder une démarche réflexive sur un certain point de vue, ce qui correspond à l'objectif spécifique du développement de leurs compétences pragmatiques

Avant de donner les caractéristiques d'un texte littéraire, il serait opportun de donner celles d'un texte.

II-1- Qu'est ce qu'un "texte"?

Même si elle est très souvent utilisée dans le cadre de la théorie littéraire et de la linguistique, la notion de « texte » n'est pas très clairement définie. Elle se trouve parfois, voire souvent, synonyme de « discours ». Pour relever tout risque de confusion, contentons-nous de dire, pour le moment, que le texte est défini comme une « chaîne linguistique parlée ou écrite formant une unité communicationnelle » (Canvat, K, 1999, p. 83) et que le discours est un texte en situation, produit dans une situation déterminée (participants, institutions, lieu, temps). Le texte est le résultat d'un ensemble de déterminations linguistiques et extralinguistiques. Il obéit à plusieurs contraintes socio-historiques, idéologiques et linguistiques (voir figure n°1) qui font de lui un tout indissociable produit dans l'intention de distraire, d'émouvoir ou d'informer son lecteur. Ce qui caractérise aussi un texte c'est la relation étroite entre les éléments de cohésion et les éléments de progression qui le constituent. En effet, s'il n'y a pas d'éléments qui se reprennent il n'y a pas de texte et s'il n'y a que de reprises il n'y a pas de texte non plus.



Figure N°01 : Les composantes d'un texte selon Karl Canvat, 1999.

II-2- Qu'est-ce que la littérature?

Appelée autrefois "les belles lettres" et présentée comme le lieu où s'exerce la "belle langue", domaine par excellence du raffinement de l'expression, ses mots ont un pouvoir, sinon des pouvoirs.

En 1680, Richelet définissait la **littérature** comme la "science des belles lettres", liant ainsi un corpus donné et la connaissance que le lecteur en a. Dans l'usage, ils sont souvent synonymes. Mais moins d'un siècle plus tard, "littérature" est le terme le plus utilisé, avec des connotations différentes.

- Le terme "Belles Lettres" comporte une dimension de jugement esthétique (le beau est supérieur) et pose le "bien dire" comme critère dominant de la qualité d'un objet du langage. Il y a un rapport "instrumental" au texte : il s'agit de s'approprier un art langagier.
- Le terme "littérature", moins connoté par la trace sémantique de la dimension esthétique, fait signe vers un discours plus désintéressé et spéculatif sur les textes, qui se rapproche de notre définition actuelle.

En 1800, Madame de Staël témoigne de l'importance prépondérante prise par le terme "littérature" avec la publication de *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Sa conception de la littérature se démarque de la relation synonymique antérieure avec les belles lettres. L'approche y est philosophique plus que rhétorique, le rôle politique de l'écrivain y est affirmé dans une perspective à la fois sociale et culturelle, l'acte de création devient central.

L'acception moderne de "littérature" se fixe au XIX^e siècle, selon des critères génériques avec la triade « roman – théâtre – poésie ». Cette définition par les formes s'élargit au cours du XX^e siècle : sont inclus dans la littérature des genres non fictionnels (récits de vie, récits de voyage), le poème en prose, etc. Aujourd'hui, ce sont les « genres mineurs » ou populaires qui font leur entrée dans la littérature : littérature de jeunesse, roman policier, bandes dessinées, etc.

La littérature est un art, comme la peinture, mais à la différence de cette dernière, elle utilise non pas des couleurs, mais des mots. Certains considèrent la littérature comme l'ensemble des productions humaines, en référence à l'origine latine du mot: (littératura: "Ecriture"). Autrement dit, tout ce qui relèverait de l'ordre scriptural. Mais, tout écrit, dirions-nous, n'est pas de la littérature. La littérature serait, donc, tout ce qui est reconnu, répertorié, enseigné comme tel par des spécialistes (écrivains, critiques, professeurs) ou qui se trouve

dans des ouvrages présentant certaines caractéristiques (telles le genre inscrit sur la couverture: roman, poésies, contes, nouvelles, tragédie, etc, sont clairement littéraires, essais, discours, histoire, le sont moins; dictionnaire, grammaire ne le sont pas).

La littérature serait, pour d'autres, rattachée à la notion de valeur esthétique, du fait que depuis toujours, il y a des personnes, du reste peu ordinaires, probablement très douées, appelées pour la circonstance, des écrivains qui inventent et écrivent des histoires, lesquelles deviennent, pour la plupart d'entre elles, des chef-d'œuvres. De ce bref tour d'horizon, qui ne se veut nullement exhaustif sur la notion de la littérature, et qu'on peut prolonger indéfiniment, apparaît clairement la difficulté qu'il y a à définir le texte littéraire. En réalité, la littérature n'a jamais été considérée comme un concept qu'il faut délimiter ou définir. Elle est plutôt considérée comme un objet allant de soi, jamais mis ou remis en cause.

En revanche, ce qui semble indiscutable, c'est que « *nous étudions les œuvres littéraires à l'école puis à l'université, nous trouvons ce type de livres dans des magazines spécialisés, nous sommes habitués à citer les auteurs "littéraires" dans la conversation courante. Une entité "littérature" fonctionne dans les relations intersubjectives et sociales, voilà ce qui semble incontestable* » affirmait Todorov (Todorov. T; cité par Kadik, 2002, P. 109)

II-3- Caractéristiques du texte littéraire et enjeux didactiques

Parler de la particularité du texte littéraire, c'est d'abord parler de « littérarité ».

La question qui sous-tend une grande partie de la théorie littéraire est celle de la littérarité. Ce questionnement est au cœur de la question des normes et de la transgression, car il fait jouer des mécanismes d'inclusion et d'exclusion déterminés par une norme. Dire d'un texte qu'il est littéraire, c'est aussi dire que tel autre texte ne l'est pas : cela suppose de poser une norme en forme de critère.

Les formalistes russes, pour distinguer le littéraire du non littéraire, vont parler de "littérarité", terme qui se voit, à son tour, rejeté tant par les linguistes que par les sociologues de la littérature, le jugeant trop idéaliste. Toutefois, cette supposée littérarité a le mérite de singulariser le texte littéraire de toutes les autres productions linguistiques marquées par les valeurs d'échanges et un usage utilitariste. Roland Barthes rejoint la définition de la fonction

poétique chère à R. Jakobson, pour qui, elle est la caractéristique qui prédomine dans les textes dits littéraires.

En effet, Le terme "littérarité" est utilisé pour la première fois par Jakobson en 1919. Selon lui, l'objet de la science littéraire n'est pas la littérature mais la littérarité, c'est-à-dire

ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire. A l'origine, le travail sur la littérarité est donc une tâche de définition absolue : il s'agit d'établir par la théorie le critère d'un ensemble, la littérature, dont les manifestations sont diverses, multiples, protéiformes. Jakobson cherche à autonomiser le fait littéraire en tant que discours, par rapport à ses productions (les œuvres) et par rapport aux autres discours, comme l'histoire ou la psychologie (même appliquées aux textes). Déterminer cette spécificité revient dans une certaine mesure à établir une norme abstraite du littéraire.

Le critère central est généralement d'ordre poétique : il s'agit de la façon singulière de recourir au langage, par un **écart** par rapport à une utilisation courante, instrumentale, utilitaire. On résumera un peu schématiquement en disant que la littérarité réside dans un emploi non littéral du langage.

II-3-1- Le texte littéraire et la polysémie

S'il y a bien une évidence avec laquelle tout le monde semble être d'accord, et qui semble "incontestable" (pour reprendre l'expression de Todorov), c'est bien le caractère polysémique du texte littéraire. En effet, le discours littéraire opposé au discours quotidien réputé monosémique, est constitué, comme l'affirme Barthes « *de cet infini de langages* » (Barthes; cité par Séoud. A, 1997, P. 47), et permet non pas une lecture univoque mais une lecture plurielle. Mireille Naturel dit à ce propos: « *Il apparaît donc clairement que le texte non littéraire a un sens et un seul alors que le texte littéraire permet une lecture plurielle; d'une part, il peut être abordé sous différents angles d'analyse et, d'autre part, il se prête à de multiples interprétations* » (Naturel. M, cité par Séoud. A, op. Cit, P. 47). Amor Séoud va plus loin en soutenant que l'association "texte" et "littéraire" ne pouvait se faire si le sens en été fixé. Autrement dit, c'est la charge polysémique qui déterminerait la littérarité d'un texte:

« *Plus le texte est polysémique, plus il est littéraire, et réciproquement, moins il est polysémique* » (Séoud. A, op. Cit, P. 47). Abondant dans le même sens, Michel Benamou parlera de l'opacité et l'ambiguïté spécifiques aux textes littéraires: « *On peut même dire que plus celle-ci (en parlant de l'opacité) est opaque, retenant l'attention du lecteur, plus "littéraire" en est le résultat* » (Benamou, 1971, P. 12). A la différence du journal qui, une fois lu, se voit jeté dans la seconde même, le texte littéraire, par-delà le temps et l'espace, continue à raviver les passions, à chaque fois qu'il est lu, non sans s'attirer, d'ailleurs, la fougue de ses détracteurs. Cet état de fait est dû, en grande partie à sa polysémie comme le fait remarquer, à juste titre Amor Séoud quand il parle du plaisir que le texte littéraire procure à ses lecteurs: « *cette qualité, le texte littéraire la doit à sa polysémie, à sa richesse inépuisable*

de sens qui fait que, par-delà l'espace et le temps, par-delà même parfois les frontières de la langue, il peut parler à tout le monde» (Séoud. A, op. cit, P. 15). La densité polysémique qui caractérise le texte littéraire ne doit pas être pour autant, pour l'apprenant, un obstacle qui entravera la compréhension du texte littéraire. Il reviendra à l'enseignant de lui apporter les éclairages nécessaires, des éclairages qui sont souvent d'ordre culturel, renvoyant à des référents situationnels ou historiques que l'élève ne pouvait pas forcément connaître. Toutefois, il ne s'agit pas de tout lui dire mais seulement de lui fournir ce dont il a besoin pour surmonter la difficulté devant laquelle il bute, et dont l'enseignant est sûr qu'il ne pourra jamais la résoudre. L'enseignant doit également veiller à ce que les élèves puissent avoir le sentiment que c'est finalement eux qui vont donner sens au texte. Une manière de leur signifier qu'ils vont s'appropriier le texte et qu'il convient d'en faire bon usage. Une appropriation qui se fera naturellement dans l'interaction de la classe de FLE, et qui permettrait, à coup sûr, de sortir de l'explication du texte où l'enseignant demandait souvent à ses élèves de retrouver le sens du texte, à vrai dire "un sens", et dont nombre de didacticiens n'en veulent pas. Le sens que l'apprenant s'efforcera de trouver, est celui inhérent au plaisir de la lecture des textes littéraires, que H. Besse a appelé "le sens évoqué" pour le distinguer du "sens littéral" et du "sens signifié", « *Il nous semble qu'il n'y a pas plaisir de lecture sans priorité au sens évoqué, cet événement tout personnel qui naît de ma rencontre avec le texte, le sens littéral et signifié ne prenant intérêt qu'avec lui*», disait H. Besse (1993, P. 55). Travailler sur la polysémie des textes littéraires en classe de FLE s'avère extrêmement avantageux pour les apprenants, à la fois, parce que cela créerait une dynamique interactive entre l'enseignant et les élèves mais aussi, mettrait l'apprenant dans une posture de dialogue direct avec le texte littéraire, et parce qu'enfin elle permettrait à l'élève, dans sa quête de sens, un tant soit peu, de clarifier et de dissiper les malentendus interprétatifs inhérents au texte littéraire. Par conséquent, nous pensons que la didactique du FLE, a tout à gagner en introduisant en son sein le texte littéraire.

II-3-2- Le texte littéraire et la notion de plaisir

Nous ne pouvons pas parler de la notion de plaisir, inhérente au texte littéraire sans évoquer Montesquieu qui disait un jour qu'il n'avait jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture ne lui ait ôté! Cette déclaration en dit long sur les rapports fusionnels qui pourraient naître entre le lecteur et l'œuvre littéraire. Des rapports que certains à l'image de Amor Séoud, n'hésitent pas à qualifier de « *rapports d'amour*» (Séoud. A, Op. Cit, P. 67), ou de Pennac qui, lui, voit en cet amour « *un héritage infantile*» du fait de l'audition des contes. Dans sa théorie sur le plaisir du texte, Barthes établit la distinction entre le plaisir et la jouissance.

Pour lui "le texte de plaisir" serait « *celui qui contente, emplit, donne de l'euphorie; celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est lié à une pratique confortable de la lecture*» (Barthes, 1973, P. 25). Alors que "le texte jouissance", qui est plus destructeur et moins sécurisant que le premier, dans le sens où il pourrait faire vaciller les croyances et les convictions du lecteur, serait « *Celui qui met en état de perte, celui qui déconforte, fait vaciller les assises historiques, culturelles, psychologiques du lecteur, la consistance de ses goûts, de ses valeurs et de ses souvenirs, met en crise ses rapports au langage*» (Ibid., P. 25). Certains ont laissé entendre que l'art, et donc la littérature, était une donnée bourgeoise qui se confondait avec l'idéologie de classe, dénonçant de la sorte sa subjectivité et rejetant toute forme de plaisir. Cette position a fait réagir H. Mercuse, qui indiquait que « *Le propre de l'art est d'interpeller la dimension humaine de l'individu dans toute son étendue, d'alerter son imagination, son affect, le champ de sa confiance et de son inconscient (...) qui ne peuvent se dissoudre dans des problèmes de lutte des classes*» (Mercuse. H, cité par Séoud. A, op. Cit, P.65). L'art, et par voie de conséquence la littérature, va de pair avec la subjectivité, c'est un secret de polichinelle, dirions-nous, car ce qu'on cherche dans un livre « *C'est généralement ce que l'auteur y met: non pas une information mais une émotion, non pas un sens mais une sensation*» (Séoud. A, op. Cit, P. 64).

De son côté, Proust n'hésite pas à parler de « *merveilleux miracle de la lecture*». Dans la mesure où l'œuvre littéraire, contrairement à d'autres écrits (tel, le journal qui voit son intérêt pour le lecteur s'estomper le jour même de sa parution), traverse les ères et les civilisations sans que l'engouement et l'effervescence qu'elle suscite ne faiblissent. Françoise Sagan, dans son parti pris en faveur de la lecture des livres, et donc aussi du plaisir qu'elle procure, va parler de l'impact que peut avoir cette dernière (la lecture des livres) sur la découverte de soi et sur la vie, en général de l'homme en indiquant que « *Les livres furent surtout une découverte de moi-même, moi-même lecteur, bien sûr, mais surtout moi-même existant*» (Sagan. F, cité par Séoud. A, Op. Cit, P. 65).

On peut penser, pour conclure, que les rapports textes littéraires- lecteurs sont des rapports passionnels, fusionnels, voire intimes.

L'université se doit de prendre ses responsabilités dans ce domaine. Elle doit veiller non seulement à déclencher l'envie de lire chez les étudiants, mais à ce que ces derniers mettent

en marche leur propre désir de lire. L'université a tout à gagner à ce que ses apprenants se mettent à lire, c'est un passage obligé vers la réussite. En tout cas, Barthes, Pennac, Proust, Sagan en sont convaincus, les professeurs de français le sont aussi, parce qu'ils savent très bien, pour l'avoir vécu, que les apprenants sont rarement motivés en classe de FLE et la seule fois où ils le sont réellement, c'est la fois où le texte support est un texte littéraire, surtout si c'est un conte.

Par contre, leur attitude est toute autre dès lors que le texte support n'est pas littéraire (un texte scientifique, par exemple). La notion de plaisir est, on le sait, inhérente à la question de motivation, indispensable à tout apprentissage, en particulier dans le cas qui nous intéresse, celui du FLE. Par conséquent, priver la classe de FLE d'un document aussi riche et aussi stimulant que le texte littéraire serait, à notre sens, un acte contre nature.